

# VARIEDADES

---

## I

### ANTIGUA NECRÓPOLIS Y FORTALEZA DE OSUNA

Extracto del *Bulletin Hispanique*, tomo x, núm. 2; Avril-Juin 1908.

C'est avec un sentiment de tristesse que le promeneur s'arrache à ces souvenirs de la grandeur romaine, et, quittant le sol d'où furent exhumées les tables de bronze, suit la *vereda* de Grenade pour gagner la nécropole voisine.

Les chambres funéraires, taillées en pleine roche calcaire, où de longues générations d'Osuniens reposèrent dans l'ombre sainte, sont violées depuis des siècles. Fr. Fernando de Valdivia, dans sa *Vida de San Arcadio Osunense* (1711), dit qu'il a visité les *cuevas*, déjà bien connues avant lui, et décrit les hypogées romains: «Les Romains faisaient aussi de somptueux sépulcres, et ils ne les construisaient pas de toutes pièces, mais ils les creusaient dans la roche vive. Il en subsiste un si singulier que, comme l'affirme le D<sup>r</sup> Rodrigo Caro, c'est une des choses les plus notables qui se puissent voir dans toute l'Espagne. Et moi, ayant lu cela dans cet auteur, je fus le visiter, et le trouvai tel que l'observa curieusement le susdit docteur, lequel, se plaignant beaucoup de notre négligence, écrit en ces propres termes: Ce sépulcre n'est pas plus estimé que beaucoup d'autres qui se trouvent aussi là, et qui servent de bauge à des animaux immondes. Mais il est intact, tel que l'ont disposé les premiers possesseurs...» Rien n'est changé depuis le D<sup>r</sup> Caro. Les *cuevas*, ouvertes à tous les vents, leurs entrées même brutalement élargies et déformées, ont perdu jusqu'à l'aspect de tombes, et celui qui pénètre en se

courbant dans les grottes sombres risque beaucoup d'être accueilli par les grognements maussades de ces bêtes immondes, vautreées en une béate obscurité de bauge fraîche.

Ce furent pourtant de somptueux panthéons, comme disent les Espagnols, disposés et ornés avec art. L'un d'eux subsiste encore, moins accessible aux bandes de porcs puants, et souvent je m'y glissai dans l'ombre, fuyant l'ardeur des midis, pour suivre sur les voûtes de la vaste salle centrale et des cabinets adjacents les restes d'une peinture assez bien conservée par endroits. Rien n'est très original dans l'agencement des traits qui soulignent les arcs et les retombées des voûtes, ou qui sertissent des cadres, des panneaux et des écoinçons, rien non plus dans les motifs, où l'on remarque surtout des paons et d'autres oiseaux, tous d'un dessin assez incorrect, mais relevés de tons francs et simples, le rouge, le jaune, le brun et le blanc, sur un vigoureux fond jaune. Quant aux sépultures, il n'en reste plus que des traces confuses; mais il n'est point douteux que les corps étaient déposés sans orientation précise dans des fosses taillées en pleine pierre, arrondies aux deux bouts et plus larges du côté de la tête et des épaules que du côté des pieds. Une cueva explorée vers 1560, était par exception un véritable colombarium, car dans le mur du vestibule se voyaient des niches semblables à celles «qu'on trouve dans les fermes pour placer les cruches».

Nombre de ces caveaux furent creusés sans aucun doute en des temps très reculés par les premiers habitants, puisque l'on y retrouve, au dire de la chronique, des objets de style ibérique, par exemple un fragment de tête de taureau sculpté en pierre blanche. L'animal cherchait à introduire sa langue dans une de ses narines. On peut aussi citer cette statue de pierre, si nettement apparentée aux *Santos* du *Cerro* fameux, «tenant de la main droite repliée sur la poitrine une sorte de vase à pied, tandis que la main gauche était posée contre la tête derrière l'oreille, œuvre de facture grossière, dit un témoin, et dont l'ensemble était *monstruoso en su configuración*». Mais les découvertes de nombreuses épitaphes latines ont surtout révélé des sépultures romaines, et les croix gravées sur le roc qui signalent plus d'une

entrée de grotte funéraire enseignent que la nécropole ne fut pas abandonnée, loin de là, à l'époque chrétienne.

La visite des cuevas n'a plus qu'un attrait de tourisme, et n'émeut que par le mystère des rites à jamais oubliés qui ensevelirent tant de générations diverses, par la mélancolie des tombes violées, des ossements et des cendres dispersés. Mais qu'il est doux, à l'aurore, de monter sur la colline funéraire, où les premiers rayons du levant se jouent dans le feuillage luisant des oliviers! A nos pieds les vergers étendent dans la pénombre nette le moutonnement des arbres sombres, et plus loin, jusqu'à Ecija, jusqu'à Aguadulce, la plaine nue se vallonne en teintes plus claires, tandis qu'à l'horizon le soleil qui se lève caresse brutalement déjà les rocs sauvages d'Estepa, repaires toujours très aimés des bandits. L'astre monte, monte rapide; ses feux éclatent dans les champs, sur les vergers, sur les plaines, sur les montagnes, dans tout le ciel qui flambe. C'est, aux premières heures comme au milieu du jour, le rayonnement qui éblouit et brûle, l'incendie du sol et l'incendie de l'air. Dans chaque frondaison d'olivier sonore bruit un grincement de cigale; de noirs bousiers bourdonnent, volant lourdement par centaines à leurs boules immondes; et tandis que les moucheron et les éphémères par milliers tourbillonnent leurs danses éperdues dans la lumière, les martinets, qui passent et repassent en noirs éclairs dans le mouchettement de leur nuée tremblante, les happent avec des cris aigus. Cependant, à travers la campagne stridente, seuls habitants humains de ces solitudes, les petits bergers à peau brune de Maures, dans un accoutrement sommaire et pittoresque d'enfants prodigues, guident à leur maigre pâture des hordes demi-sauvages de petits cochons roux.

\*  
\* \*

Or, dans ces lieux déserts, où s'est abattue pour toujours la paix heureuse des champs, se livrait il y a plus de deux mille ans une rude bataille autour d'une forteresse ibérique.

Les fouilles où M. Engel et moi retrouvâmes en 1904 les rui-

nes de la muraille, des tours et des bastions, et tous les formels témoignages de l'attaque et de la défense, du combat à armes blanches et à mitraille, de l'assaut et de l'incendie, n'ont par malheur fourni que de rares et vagues renseignements sur la date des événements dont le garrotal fut le théâtre. L'histoire nous dit avec précision qu'Urso fut longtemps attachée au parti des Pompéiens; nous l'avons vue, au lendemain de Munda, soutenir l'effort de César vainqueur. César la prit cependant, cela ne fait aucun doute, et l'on sait qu'il ne la dompta qu'après une résistance désespérée, dont on peut songer que nous avons remis au jour les témoignages. Mais il serait imprudent de l'affirmer, devant ce fait inattendu que des balles de fronde, portant en grand nombre la marque de Gnaeus Pompeius, se sont trouvées en avant des murailles, ayant servi plus vraisemblablement à les attaquer qu'à les défendre. Faut-il donc supposer que le fils du Grand Pompée, lorsqu'il vint en Bétique suivre la fortune de son père, dut s'emparer d'Urso qui ne lui tint pas plus de rancune qu'elle n'en tint plus tard à César?

Quoi qu'il en soit, vaincus et vainqueurs, les soldats indigènes, ceux de Gnaeus, ceux de César, semèrent de leurs armes les champs où périt la liberté de la ville. Gros boulets de pierre, dont certains ont jusqu'à 70 centimètres de tour, pierres roulées aux lits des torrents, servant au jet des frondes; balles de plomb, grosses comme des œufs, ou coulées en forme d'amandes, d'olives, de simples ou de doubles cônes, arrondies ou bien à triple ou quadruple face plate, à culot plat ou creux ou à ailette, les unes lisses et sans aucun signe, les autres, plus rares, marquées en relief au nom de l'Imperator Gnaeus Pompeius, fils de Pompée le Grand, les autres portant des lettres romaines, des lettres ibériques ou de simples signes: voilà toute une artillerie simple d'ordinaire, ou déjà savante, où s'exerça la sagacité de véritables maîtres en balistique. De longs siècles avant la gloire de «la petite balle» les frondeurs qui se battirent pour la conquête ou la défense d'Osuna connurent l'effet des projectiles coniques à culot creux ou plat, dont les spécimens, assez rares d'ailleurs, sont les plus importants de la collection que nous avons rapportée au

Louvre. La chose est-elle pour nous surprendre, quand les anciens ont célébré la virtuosité des frondeurs baléares, quand on peut être témoin, tous les jours encore, des exploits des frondeurs d'Osuna? Il n'est pas un Osunien qui n'ait dans sa jeunesse appris à confectionner une fronde en fils d'aloès; les ouvriers employés à nos fouilles se plaisaient à lutter d'adresse, et du haut de notre poste élevé, les mêmes cailloux qui jadis battirent en brèche le bastion, vibrèrent à nouveau dans le bleu sonore. Les jeunes porchers poussant leurs cochons au gagnage, ramènent les égarés d'une pierre lointaine, et l'on raconte les prouesses, dignes des plus fameux trappeurs, des bergers qui cinglent à leur gré, à plus de cent mètres de distance, la corne droite ou gauche d'un bœuf écarté du troupeau. Même il est une fête populaire où deux bandes de champions renommés pour leur dextérité se mitraillent à coups d'oranges, et le jeu souvent comique, pour n'avoir pas le danger des batailles à coups de *bellotas* de pierre ou de plomb, n'est pas toujours inoffensif.

Les balles de frondes portent presque toujours les traces de la bataille; doublées, tordues, écrasées, aplaties, éraillées par les chocs, fondues au feu de l'incendie qui dévora la forteresse et les machines de siège, la plupart sont hors d'usage. C'est aussi le cas, par malheur, des autres armes que nous avons recueillies à Osuna. Celles-là même, étant de fer, ont subi par surcroît les ravages de l'oxydation, et tous les accidents chimiques. Elles ne sont plus, ibériques ou romaines, que de la poussière d'épées, de poignards, de javelots, de tridents, de massues, d'épieux, de harpons, de piques, de lances ou de flèches. Mais telle qu'elle est, la collection est précieuse, car pour beaucoup ces engins sont nouveaux.

Par exemple, à Carche, près de Jumilla, Cean-Bermudez a signalé la découverte, faite en 1774, d'*armas arrojadizas semejantes al dardo con tres puntas afiladas*; c'étaient sans doute des tridents du genre de ceux d'Osuna; mais je n'ai pas souvenir qu'on ait trouvé hors d'Espagne, même hors de nos fouilles, ces *javelots à crochet, tout en fer*, particuliers selon Diodore aux Lusitaniens. A peine ai-je pu trouver mention de piques analogues.

oux nôtres dans les fouilles du R. P. Delattre à Sainte-Monique de Carthage, et nulle part il n'est question, à ma connaissance, des lourdes masses d'armes dont il nous est parvenu quelques têtes et des débris de hastes. Parmi les fers de lances, parmi les fers de flèches, que de modèles ingénieux et nouveaux, quelle variété de formes, de mesures, de barbelures! Par suite, que de leçons inattendues sur l'armement des guerriers qui dans l'héroïque Ategua, dans les champs désolés de Munda, autour de la sauvage Urso, heurtèrent, au hasard de leur fidélité pompéienne ou césarienne, leurs cohortes fraternelles!

Une arme, cependant, manque à la collection du Louvre, et c'est celle qu'avant toutes les autres on eût aimé à recueillir, le glaive recourbé, des Ibères, celui dont les nécropoles du Sud-Est ont livré souvent de si beaux modèles, celui que nombre de monuments figurés aussi nous font connaître, *l'ensis falcata*, l'épée en faux, très semblable à la *copis* hellénique, pour mieux dire et pour tout dire, le sabre du type d'Almedinilla.

Est-ce que par hasard vers l'an 45, date de la bataille de Munda, le sabre courbe aurait cessé d'être en usage dans les troupes espagnoles? Je le croirais pour ma part, car il nous apparaît dans les tombeaux et sur les monuments figurés, à Osuna même, comme très antique.

\*  
\* \*

Le fort qu'attaquèrent ou défendirent ces armes fut, il me semble, une construction rapidement élevée contre un péril soudain. Nos fouilles de 1903 n'en ont retrouvé que la base, sur une longueur de 95 mètres, sous 3 à 4 mètres de décombres. C'est une muraille dressée en faible talus, arrondissant sa convexité vers l'est, d'où saillaient largement les ventres de cinq grosses tours rondes. Solidement planté sur le roc d'une carrière, le talus n'est qu'un rapide bâti de moellons irréguliers, contrebutant pour la soutenir une levée de terre et de pieraille. Mais ce n'est là que l'escarpe de la forteresse. Sur ce soubassement s'élevait, selon une probable hypothèse, un mur plus régulier, en plus gros appareil, dont l'écroulement a semé

de blocs équarris et de pierres de taille la pente de la colline qu'il couronnait.

Par ce haut ouvrage avancé, dont les bastions à demi ruinés se voient encore du fond de la plaine, même de la lointaine Aguadulce, tranchant de leur ligne claire le gris jaunâtre du sol et le vert grisâtre des oliviers, la ville semblait formidablement défendue contre les agresseurs de l'Est. Mais la construction improvisée portait sans doute en elle des germes de ruine. Elle fut établie trop vite avec des matériaux de fortune. D'autres édifices de la cité, ruinés déjà, selon toute apparence, par le temps ou l'incurie, fournirent leurs antiques pierres inutilisées, sommairement retaillées ou simplement brisées à l'approximative mesure des vides à garnir. C'était la fâcheuse nécessité d'une heure anxieuse, l'expédient hâtif contre de soudaines menaces.

Mais cet expédient même, qui ne suffit pas à sauver Osuna de l'assaut, lui vaut après des siècles une gloire non moins durable que la gloire des armes, car tous ces débris, désordonnément encastrés dans l'éphémère forteresse, sont un trésor pour les archéologues. Ils permettent d'écrire un très intéressant et nouveau chapitre de l'histoire de l'art pré-romain dans la Bétique.

Rendons justice à qui la mérite. Le premier, le véritable auteur de la découverte est un modeste artisan d'Osuna, Fernando Guisado Gomez. A la fois très intelligent et très borné, très astucieux et très naïf, très souple et très entêté, très sobre ou très ami de l'aguardiente, très actif et très paresseux, Fernando avait entendu parler des tables de bronze qui enrichirent Ocaña, et aussi du bas-relief de la *Cierva*, de la biche allaitant son faon à l'ombre de quatre cyprès, qui fut rencontré par hasard dans le garrotal de Postigo le zapatero. Dédaigneux des quolibets qui raillaient sa *chifladura*, l'original garçon partait aux moments de chômage, la pioche à l'épaule, quelques olives dans un bissac, et, seul, au point culminant du verger, le jour, les nuits de lune, poussait au gré de son instinct, à la façon des lapins et des taupes, quelques galeries serpentant entre les souches, en ruminant des rêves de fortune.

Hélas! c'est en vain qu'il amassait peu à peu dans son petit musée de bizarres pierres sculptées, un petit cheval, un petit mouton, un *borrego* qui surtout l'enthousiasmait, des bas-reliefs où couraient des soldats en armes, cent objets ou débris rares. Ni les archéologues locaux—les membres de l'éphémère Société archéologique d'Osuna—, ni les savants mieux-qualifiés de Séville, ni les rares voyageurs curieux des choses antiques ne retournaient la tête pour regarder ces monuments inattendus, à plus forte raison n'offraient à Fernando les douros ardemment désirés.

Heureusement (on était en 1902) M. Arthur Engel, qui dans ce pays primitif, à peine éveillé encore à l'étude des civilisations premières, apporta l'ingénieuse vaillance et la féconde activité du premier explorateur de forêts vierges, Arthur Engel vint, vit les pierres de Fernando, les jugea, les acheta. Puis, à l'aide des arguments qui sont les meilleurs en tous pays, il conquiert Fernando, scella avec lui et son compère Postigo une association de fouilles, et acquit pour son propre compte la partie du garrotal où fut plus particulièrement la forteresse. En 1903, le sommet de la colline était éventré par des fouilles méthodiques, et j'étais appelé à seconder les efforts de mon ami, déjà couronnés de succès.

En juin, en août, en septembre 1903, l'été d'Osuna fut rude. Depuis décembre pas une goutte d'eau n'avait mouillé la terre. Sous les oliviers clairsemés du garrotal, à travers le tamis des feuilles grêles le soleil coule sans trêve ses rais de feu; le sol arde, roussi, comme le ciel bleu qui vibre, et quand se tait le crépitement des cigales, tombe de haut et de loin une torpeur mortelle. Nulle fraîcheur d'humidité profonde n'émane des terrassements où la chaleur cruelle pourchasse les piocheurs demi-nus et ruisselants. La pénombre des tranchées reste claire et brûlante. Il faut aux ouvriers qui halètent, pour supporter le travail sous ce ciel redoutable, la force atavique et l'endurance native de la race à demi maure, l'accoutumance au climat brutal, la sobriété des mangeurs de *gazpachos*, l'innommable brouet d'eau, d'huile et de pain écrassé mélangés d'orange et de tomate; il faut le courage

de ces braves hommes robustes que ranime un filet d'eau claire tombant à la régalade du bec de la cruche tiède, que soutient et reconforte l'âcre fumée de quelques anémiques *cigarros*. Mais à l'étranger de France, à celui même que préparait pourtant à sa mission le dur labeur des fouilles et des voyages dans l'ardent pays de Grèce ou de Turquie d'Asie, ce fut parfois une vraie souffrance de subir les longues journées caniculaires sur le garrotal embrasé.

Dans ma rustique hutte de genêts, où la chaleur semblait s'amasser et croître dans l'ombre pâle, harcelé de microscopiques moucheron au chatouillement plus énervant que des piquûres, ou bien parmi les hommes qui peinaient, en pleine fournaise du chantier, torturé par l'implacable soleil, que de fois j'eus une nostalgie de source fine glissant au long d'une herbe drue, et le désir d'un coin de pré vert où le repos serait si doux aux heures de la sieste, à l'orée fraîche d'un taillis! Surtout aux jours moroses, où la terre reste stérile, sourde aux appels du fer qui la sonde, la chaleur accable et abat; le malheureux archéologue traîne nonchalamment son oisiveté lente d'un ouvrier à l'autre, étanchant la sueur de son front sans pensée. Au bord des fosses ou vertes s'entassent paresseusement les pierrailles informes sous l'humus inutile; un désenchantement triste énerve peu à peu la recherche curieuse. Plus lentement les tranchées se creusent sous l'effort engourdi; d'une voix à chaque heure plus lasse le maître s'affaire à stimuler les hommes découragés; tout zèle peu à peu mollit et s'endort, avec toute allégresse, sous l'implacable feu de l'été.

Par bonheur cette épreuve déprimante nous fut d'ordinaire épargnée; peu de journées sans la récompense d'une trouvaille, sans la joie de quelque figure étrange et rare ressuscitant au soleil glorieux de la patrie après un ensevelissement plus de vingt fois séculaire.

Comme de-ci-de-là des édifices abandonnés de la ville primitive furent apportées à l'œuvre de défense des pierres très diverses et qu'elles furent insérées au hasard dans les murailles, elles ont été déterrées un peu partout des décombres, et presque toujours notre espérance fut en haleine.

Mais c'est un travail délicat de classer et de dater ces documents épars, de très mystérieuse origine.

Ici se retrouvent les restes d'une massive architecture, qui porte les marques d'un art fort peu savant. Ce sont des colonnes en pierre commune, sans cannelures, sans aucune application de stuc qui les polisse; les fûts étaient coiffés de chapiteaux très vaguement inspirés du dorique, avec le coussinet d'un gros tore arrondi lourdement sous un épais tailloir carré. Il nous est parvenu, sans doute de même origine, les débris d'une corniche ornée simplement d'une torsade au-dessus d'une série d'étroites bandelettes étagées. Peut-être de singuliers protomes de béliers, saillant en gargouilles au sommet du bâtiment, venaient-ils couper la ligne lourde de ce couronnement; peut-être s'alignait en avant de l'édifice une avenue de taureaux dont un nous est conservé presque intact; peut-être, détachés en bas-reliefs sur la façade, à la mode orientale, d'autres taureaux gardiens des portes s'accroupissaient sous le faix des murailles appuyées sur leurs robustes dos.

J'ai dit à la mode orientale, et c'est bien le souvenir de l'Orient qu'évoque, d'assez loin je l'avoue, la figure de ces animaux debouts ou couchés. Certes, ni le style ni la facture ne les rapprochent soit des taureaux androcéphales des palais assyriens, soit des sphinx ou des béliers des avenues égyptiennes; ils sont d'une forme, d'une convention, d'un art très différents qui ne permettent de leur appliquer jusqu'à présent qu'une épithète, celle d'ibériques. On y trouve toute la rudesse ignorante de naïfs tailleurs d'images sans goût, sans observation, sans invention, sans technique, maladroits et contents de peu. Mais, sans parler du rôle qu'ils ont pu jouer, tel de nos taureaux rappelle par son attitude la Vicha de Balazote, ce monstre à tête d'homme du Musée de Madrid dont M. Léon Heuzey a si bien montré l'origine asiatique; la tête de tel autre, par des détails caractéristiques comme celui de son cuir froncé à plis rudes, rappelle les belles têtes de bronze découvertes à Costig, dans l'île de Majorque; la parenté n'est pas douteuse, bien que la cachent à des yeux mal avertis les supériorités d'un art presque classique sur une très

archaïque industrie. Or la critique a assez généralement accepté notre thèse que les vaches de Costig eurent leur prototype aux bords lointains de la mer égéenne.

N'est-ce pas d'ailleurs à l'art égéen, mycénien si l'on veut, que font aussi songer des pierres où l'on voit sur plusieurs faces une sorte de colonne basse, cannelée, dont la tête s'épanouit en double volute qui rappelle certains chapiteaux ioniniques primitifs, et aussi certains bijoux inspirés du palmier qu'a recueillis Schliemann? Le pied de la colonne est cantonné de deux crosses, et tout cet ornement est encadré à droite et à gauche par des tresses ou torsades de style tout à fait mycénien. L'usage de ces bas-reliefs n'est pas déterminé; on songe à une frise où les torsades verticales auraient tenu le rôle de triglyphes et les colonnes celui de métopes,

L'influence de la Grèce se révèle plus nettement à l'examen de telle corniche décorée d'un rang d'oves, et qu'il faut rapprocher des chapiteaux ibéro-ioniques trouvés les uns à Elche, les autres au Llano de la Consolacion, et au Cerro de los Santos. C'est aussi le cas d'un intéressant chapiteau corinthien, modifié au goût ibérique, qui provient du théâtre romain d'Osuna, s'étant, on ne sait comme, fourvoyé dans ces ruines, et que nous avons pu nous procurer et donner au Louvre.

Mais ce sont surtout des figures sculptées en bas-relief qui, réunies maintenant dans la petite salle ibérique du Louvre, méritent d'attirer l'attention.

Ces sculptures se divisent en plusieurs séries. A l'une appartient une frise de soldats en bataille. Les uns marchent tout simplement en bel ordre, le glaive, le bouclier hauts; un autre a renversé sur le dos un adversaire. Ici paraît un prisonnier, les mains attachées derrière la taille, là un personnage qu'à sa stature, à son ample et longue tunique on doit prendre pour un chef. L'art, dans cette frise, est tristement rudimentaire. Les figures sont taillées carrées et plates, comme dans du bois. Les corps sont courts, lourds, et, qui pis est, d'anatomie moins que sommaire, très incorrecte. C'est l'œuvre d'ouvriers aussi empêchés à voir et imiter la nature qu'à imaginer, très maladroits à manier leurs outils imparfaits.

Mais l'archéologue ne perd rien à cette barbarie de conception et de technique, tant il est intéressé par le type, le costume, l'armement de ces guerriers. Deux seulement ont conservé leur tête, encore que bien mutilée: le front est bas; les cheveux courts sont à ce qu'il semble simplement enserrés dans une étoffe, à la mode un peu des modernes aragonais; le nez est gros et épaté; les lèvres, le menton, un prognathisme accentué font penser au type nègre. Pour uniforme, une tunique verticalement plissée, à manches courtes, serrée à la taille par un lien trois fois enroulé, et arrêtée au-dessus des genoux; des braies collantes peut-être, des souliers en forme de galoches maintenues au pied et à la cheville par de fortes courroies. Pour arme d'attaque un sabre court à poignée droite, pour défense une toute petite rondache capable de couvrir à peine l'épaule, avec un bouton saillant au centre. Cet accoutrement rappelle les célèbres guerriers lusitaniens du jardin royal d'Ajuda en Portugal.

Un soldat, présenté seul sur un bloc de la frise, a le même bouclier, mais sa tunique est lisse jusqu'à la taille, d'où la jupe tombe à triple volant. C'était peut-être un officier; et celui-ci, dont il ne reste, hélas! que les jambes, au-dessus d'un ennemi renversé, appartenait à une autre armée ou à un autre corps, car le peu qui subsiste de sa tunique montre trois volants dont le plus bas n'a pas de plis; sa jambe droite, et celle-là seule, est protégée par une longue et large cnémide à la grecque.

J'ai dit que ce sont là des soldats en bataille. Mais le mot de bataille est-il bien le plus juste, quoique l'on voie sur la frise un vainqueur et un vaincu, un prisonnier et des uniformes divers? Ne faut-il pas parler plutôt de jeux funèbres et de sacrifices en l'honneur de quelque héros osunien dont nos bas-reliefs ont orné le tombeau monumental? Cette idée naît d'elle-même à considérer une autre figure rattachée très certainement aux premières, et dont la découverte était tout à fait inattendue. Il s'agit d'un véritable *χυβιστητήρ*, comme disaient les Grecs, c'est-à-dire d'un acrobate, d'un homme qui marche sur les mains de telle sorte que ses jambes dressées se retournent aux genoux, et que les plantes de ses pieds viennent presque se poser sur le dessus de

sa tête. Le *Titiritero*, ainsi le nommèrent d'une voix mes ouvriers, est chaussé comme les fantassins de la frisse; sa tête aux cheveux ras est de même type; sa tunique, lisse jusqu'à la taille, est ceinturée comme celle de ces guerriers, et le jupon en est plissé de même. Il est leur contemporain, peut-être leur compagnon. A quel titre aurait-il figuré dans un tableau juxtaposé à celui de ces gens en armes, sinon comme un de ces bateleurs dont les équilibres et les cabrioles égayaient en tous les pays d'épopée les fêtes et les banquets des héros?

Ces figures ont l'originalité grande qu'à notre avis elles ne se rattachent à aucune école d'art connue. Même les statues du Cerro de los Santos n'ont avec elles pour la plupart que le rapport d'une exécution barbare; le style en est très distinct. C'est ici l'œuvre modeste de provinciaux qui, n'ayant pas beaucoup vu, n'ont pas beaucoup appris, qui paraissent d'ailleurs assez mal doués, et, livrés à eux-mêmes, ne sont guère capables de progrès.

Mais que ces mêmes sculpteurs naïfs se mettent en contact avec de vrais maîtres; qu'ils voient l'exemple et reçoivent la leçon plus ou moins directe de la Grèce, voilà que leur goût s'épure, leur observation se précise, leur imagination s'accroît, leur main devient plus souple et plus légère.

Car regardons maintenant ces deux soldats, plus jeunes certainement et de race plus affinée, dont les images, taillées aussi en bas-relief, décoraient un autre édifice. Certes on ne peut les donner comme des chefs-d'œuvre, ni même comme belles: que d'ignorance encore de la forme, que d'embarras dans l'attitude, que de maladresse dans le travail de la pierre! Mais en revanche, maintenant, voici quelque soin de variété, quelque souci d'élégance et presque de beauté. L'un marche comme à la parade, l'autre court, le sabre au poing. L'un est vu de dos, l'autre de profil. Ils sont tous les deux de meilleure race que les précédents, car leurs visages ont des traits délicats, le nez long aux narines minces, la bouche toute petite et fine, le menton menu, l'œil bien dessiné et placé avec justesse. Leur armement est plus savant: immense bouclier ovale, peut-être le *long bouclier*, le *θυρεὸς μακρὸς* des Celtibères, bon à protéger tout le corp; sabre

à garde fermée façonnée en tête de cheval, à lame courbe de yatagan, le sabre d'Almedinilla; casque où se hérissent au sommet et par derrière un cimier de crins taillées en brosse, et dont le timbre rond et basse couvre d'une perruque qui flotte et tombe sur le cou en mèches régulières. Point de braies apparemment, ni même de caleçon couvrant les jambes, mais une casaque courte, sans manches, serrée par une ceinture à boucle de métal.

Le grain de la pierre était rude et la surface semée de trous: partout, mais surtout sur le visage, une application habile de stuc a réparé l'épiderme, donnant au grès un poli de marbre, et préparant l'image à recevoir une discrète polychromie. Il reste des traces de rouge sur les casques, où peut-être la couleur simulait une cuirasse à lambrequins, une cuirasse à la grecque, ou simplement cette cuirasse de lin dont Strabon nous dit que les Ibères faisaient grand usage.

Est-ce encore ici la frise d'un hérôon, est-ce la dépouille d'un trophée ou d'un temple? L'essentiel est d'y retrouver les instincts d'un peuple rude encore, s'affinant avec l'âge à l'approche d'étrangers artistes. Et ces étrangers ne peuvent être que les Grecs.

A la Grèce seule peut faire songer la forme et l'ornement des casques à cimier et à crinière; et surtout le contour des yeux, du nez et de la bouche, le modelé presque gracieux des joues et du menton marquent une recherche toute nouvelle de l'élégance, une victoire sur une maladresse de nature, dont vraiment on ne sait à quelle influence rapporter l'honneur, sinon à celle des artistes grecs.

Ce n'est peut être qu'un éclair: au même monument sans doute appartenaient trois autres guerriers qui ne semblent pas de la même race, bien qu'ils fissent partie du même contingent puisqu'ils sont vêtus de la même casaque courte, portent le même bouclier long, et que l'un d'eux est armé de la *copis*. Mais ils ont la tête nue et les cheveux peignés à plat; deux d'entre eux ont un glaive à poignée courte, sans garde, terminée par deux boules, à lame large en fer de lance très allongé, sans doute le fameux *gladius ibericus*, qu'adopta Rome pour ses légionnai-

res. Le troisième est un cavalier; il se détache sur une pierre arrondie en forme d'acrotère. Celui-là, comme ses compagnons, n'a rien que de lourd, de grossier, de vraiment et purement ibérique. Il faut, à les étudier, la curiosité intrépide d'un archéologue.

Mais nous retrouvons l'effort heureux sous l'influence féconde. C'était aux tout derniers jours des fouilles; j'avais laissé vierge, pour un dernier coup de partie, un pan de vieux mur apparaissant à peine sous un remblai de plusieurs mètres. Deux bas-reliefs en sortirent, deux blocs angulaires d'une frise, portant chacun deux personnages d'aspect et de type tout nouveaux. Ici s'avance une femme jouant la double flûte, et sur l'autre face un prêtre officiant; là, sur chaque parement de la pierre, une prêtresse ou une adorante portant devant son sein un calice d'offrande ou de libation.

Le prêtre est en costume de grande cérémonie, longue robe tombant jusqu'aux pieds, grand manteau à camail—la plus ancienne cape espagnole; la flûtiste est tête nue, les cheveux disposés sur le front en mèches et accroche-cœurs symétriques; elle a des boucles d'oreilles, une robe simple, à larges manches et à large ceinture. Les offrantes se signalent par l'ampleur de leurs jupes plus riches, par un grand voile à la vierge, qui ne couvre ni leur visage ni leur front où l'on voit les cheveux peignés avec soin, mais qui chez l'une tombe jusqu'aux talons, chez l'autre descend jusqu'à la taille, et de là, passant obliquement sous le bras gauche, revient s'étaler sur le ventre et sur le côté droit.

Le style des quatre figures ne nous apprend rien de nouveau. Il est ibérique, et c'est tout dire, car, lorsqu'il s'agit d'œuvres courantes, il apparaît de plus en plus que ce mot est synonyme de barbare, lourd et naïf. Mais, de même que les images de soldats nous ont renseignés sur les costumes et les armements des fantassins et des cavaliers, celles-ci nous montrent des modèles d'antiques costumes religieux, et précisent un rite que quelques statues du Cerro de los Santos nous avaient fait seulement entrevoir. C'est le plus antique tableau d'une de ces processions

magnifiques, où, dans les musiques, en oripeaux somptueux, se plut toujours à parader la dévote Andalousie.

Ce qui nous étonne d'ailleurs, c'est la simplicité de toilette de ce prêtre et de ses suivantes. Ces dernières sont les sœurs, par le geste tout au moins, des prêtresses du Cerro, de la Dame d'Elche peut-être; mais le goût exubérant et excessif des primitifs espagnols, que nous ont si abondamment révélé les mitres, les roues d'oreilles, les colliers et les pectoraux, les fibules, s'est à Osuna réduit et tempéré dans une simplicité qui va presque jusqu'à l'indigence. N'avons-nous pas le droit encore de songer à l'influence de la Grèce, qui s'affirme dans cette sobriété toute nouvelle, autant que dans l'emprunt de la double flûte? Mais ne devons-nous pas ajouter, pour jouer notre rôle d'impartial historien, que ces qualités nouvelles de l'art ibérique sont plutôt absence de défauts?

Un seul fragment, parmi tant d'autres sculptures diverses que je passe sous silence, témoigne vraiment que, si mal douée que fût la race, tel artiste d'Urso put avoir son heure d'inspiration meilleure. Sans doute dans le tympan d'un fronton, on voyait un lion colossal prêt à déchirer un chasseur abattu. Nous avons retrouvé la tête de l'homme et la patte du fauve crispée sur sa nuque. Le chasseur est tombé à plat ventre, et comme son vainqueur l'écrase, il a étendu son bras à terre pour protéger son visage qu'il retourne vers le spectateur. Le bras et la main sont informes; on dirait d'une patte d'animal. Mais la tête est d'un réalisme vigoureux que rien ne permettait d'attendre. Le malheureux a des cheveux crépus, le front bas, le nez épaté, les pommettes saillantes, la mâchoire proéminente d'un nègre. Mais sa bouche, contractée peut-être et les coins baissés par la douleur et la crainte, n'est pas lippue; les yeux sont gros et ronds, à fleur de tête; le menton est court et large, toute la face plus large que haute. Ce serait donc hasardeux d'appeler notre homme un africain. Mais peu importe la race. L'auteur a surpassé ses compatriotes, et voilà ce qui nous intéresse, d'autant que peut-être, lui encore, il doit son succès à la Grèce; car il semble bien un disciple des Grecs, celui qui emprunte à l'archaïsme hellénique, avec

la sincérité et la franchise de l'observation, qualités si nouvelles, la convention, ou tout au moins le procédé des petits colimaçons juxtaposés qui figurent les cheveux frisés ou crépus. Ainsi, plus s'accroît le nombre des œuvres où ne se peut nier la main d'un Ibère, plus il apparaît que l'art de l'Espagne primitive a d'unité. D'un bord à l'autre de la péninsule, à Osuna comme au Cerro de los Santos, livrés à eux-mêmes, les vieux sculpteurs sont des barbares. Mais que l'esprit hellénique souffle vers leurs humbles ateliers lointains, et les voici qui tressaillent et s'animent... Que si l'éveil est court, ne serait-ce point que la conquête et la rude paix romaine les ont rejetés dans la torpeur atavique?

\*  
\* \*

Voilà les pensées que roulait souvent mon esprit lorsqu'à la tombée du soir, supputant les trouvailles du jour, je redescendais vers la ville basse.

Oui, les Romains ont brutalement, en Ibérie, imposé leur goût et leur art, comme leurs lois et leur administration. Les Osuniens abandonnèrent aux artistes venus avec les conquérants le soin d'embellir d'édifices et de décorer leur ville. Il n'y a plus, à mon sentiment, de sculpture osunienne dans la Colonia Genetiva. Mais les travaux de construction ne chômèrent pas, au contraire, tant les Romains étaient grands bâtisseurs. On en peut d'ailleurs prendre à témoin, avec les découvertes comme celles du théâtre et des ruines qui l'entourent, les magnifiques carrières qui, sur la colline où s'éleva notre forteresse, taillent leurs parois sourcilleuses et leurs galeries grandioses.

Encore de nos jours de rudes artisans, armés des mêmes outils qui tranchèrent il y a plus de deux mille ans les pierres destinées aux maisons et aux temples d'Urso, coupent avec méthode et débitent par plaques la montagne féconde, et jamais depuis l'époque ibérique ou romaine le bloc inépuisable n'a cessé de fournir aux architectes ses belles pierres *a ocho*, toutes uniformément équarries à la même mesure. Mais parmi les chan-

tiers immenses se reconnaissent aisément les exploitations très antiques. Partout où les hauts murs nettement coupés à pic, sans une saillie, sans une balafre, se sont noircis à la patine du soleil et des pluies; partout où les régulières assises en échelons se sont encombrées de ronces et de câpriers à l'arome subtil; partout où, d'une taille perpendiculaire à l'autre, l'amoncellement des éclats et des poussières s'est revêtu d'un humus fertile, ce sont les traces d'un ample labeur remontant à plusieurs siècles et d'une très lointaine activité; de là sortirent par morceaux la ville indigène, puis la ville romaine.

Certes, les Latomies de Syracuse ont pour le visiteur l'attrait de leur ombre fraîche, et le souvenir d'un sombre drame; mais elles le cèdent aux Latomies d'Osuna pour l'étendue et la grandeur, pour l'élévation de leurs coupes, la profondeur et le mystère des salles creusées au cœur de la montagne, aussi pour la beauté des murailles ou brunies par les siècles ou dorées encore aux premières caresses du soleil. C'est un charme d'étrange et rare poésie, d'errer dans ces solitudes silencieuses; il y a dans les angles brusques des coins d'ombre violente qui rendent plus radieuses les tombées vives de lumière; il y a dans le labyrinthe des tailles enchevêtrées des flambées de couleurs qu'avive le contraste de reflets plus doux et presque tendres. C'est, d'un bout à l'autre du cerro creusé et découpé, comme la ruine d'une ville monolithe, d'une ville de Titans, plus puissants que les Cyclopes légendaires.

Cependant, au cœur même de cet âpre chaos mélancolique, un fertile et riant verger a verdoyé dans un harmonieux jardin. Les amandiers, les pêchers, les pommiers, les épineux figuiers de Barbarie se couvrent de fruits dans le parfum des roses, ici s'élance un palmier chevelu du sein des aloès humiliées, et là éclate dans le bronze des branches vertes l'or des oranges et la pourpre des grenades. Des poules picorent à l'ombre d'une vigne grim-pante, un lapin surpris saute en zigzag, un geai criard, plus paré d'azur qu'un martin-pêcheur, jette au ciel l'éclair bleu de son aile... C'est le modeste éden que créa la patience ingénieuse et sage d'un philosophe rustique, vivant au vrai, dans sa naïve de-

meure de troglodyte, avec ses enfants et ses chiens familiers, la douce vie du vieillard idyllique.

Et là encore, sur ce coin inattendu de verdure tranquille, passe comme un souffle embaumé d'Hellas...

PIERRE PARIS.

---

## II

### HISTORIA DE LA DECADENCIA DE ESPAÑA

*Desde el advenimiento de Felipe III al Trono hasta la muerte de Carlos II, por el Excmo. Sr. D. Antonio Cánovas del Castillo, Director de la Real Academia de la Historia, individuo de número de la Española, de la de Bellas Artes de San Fernando, de la de Ciencias Morales y Políticas, etc., etc., etc., Caballero de la Insigne Orden del Toisón de Oro.—Segunda edición, con prólogo del Excmo. Sr. D. Juan Pérez de Guzmán y Gallo, de la Real Academia de la Historia, Caballero Gran Cruz del Mérito Militar.*

Con la anterior portada, el viernes 4 del actual, presentó á la Academia su Individuo de número el Sr. Pérez de Guzmán, el primer ejemplar de la obra de nuestro antiguo Director, D. Antonio Cánovas del Castillo, cuyo mayor mérito consiste en haber sido la primera histórica que brotó de su fecunda inteligencia. La *Historia de la decadencia de España* en los últimos años de la vida del autor fué muy buscada y debatida, por los principios políticos que en ella sentó y por los juicios críticos que en ella hizo no sólo de los sucesos, sino de los principales personajes del reinado de Felipe III, Felipe IV y Carlos II de Austria: Él mismo se rectificó en la mayor parte de ellos en su breve *Bosquejo de la Casa de Austria*, que publicó posteriormente y aún más tarde en sus *Estudios del reinado de Carlos IV*. Mas constituyendo todavía en la rectitud de su conciencia, como historiador y hombre de Estado, una especie de pesadilla las injusticias que en la *Historia de la decadencia* había cometido, alardeó de desmentirse á sí mismo en el prólogo de *El Solitario y su tiempo* y en el de los *Problemas contemporáneos*, ofreciendo, si le alcanzaba la vida, lo que desgraciadamente no sucedió, fijar su rectificación definitiva, con la inmensa documentación que había acumulado y con el gran peso de la experiencia adquirida en el largo manejo personal de los negocios públicos, cuando emprendiera su mo-